

Lonely Boy

Guy Corneau

Numéro 32, février 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/51948ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Corneau, G. (1963). Lonely Boy. *Séquences*, (32), 38–40.

LE FILM DOCUMENTAIRE

LONELY BOY

Guy Comeau



LONELY BOY: Réal.: *Wolf Koenig et Roman Kroitor* — Phot.: *Wolf Koenig* — Mont.: *Joseph Spotton et Guy L. Côté* — Prod.: *Tom Daly et Colin Low* — Durée: *27 min.* — Dist.: *O.N.F.* — 1961.

Lors d'une interview qu'il accordait à la revue *Objectif*, Wolf Koenig révélait son admiration pour le film de Leni Riefenstahl: *Le Triomphe de la volonté*. Mais il désapprouvait les procédés utilisés dans ce film pour élever un homme au rang de dieu. Koenig et Kroitor ont repris à leur compte plusieurs de ces procédés dans *Lonely Boy*, mais ils sont allés plus loin: ils ont percé la façade du spectacle et ont cherché à voir l'envers du décor.

Le prélude au générique s'ouvre sur un travelling-automobile qui nous amène à Atlantic City aux accents de "Lonely Boy" que chante Paul Anka. Ce thème revient quand le film se termine sur un plan moyen à l'intérieur de l'automobile où se trouvent Anka,

SÉQUENCES

son gérant et trois musiciens qui le suivent dans ses tournées. Le paysage défile au second plan reprenant le mouvement du début, mais ce n'est plus pour aller voir un chanteur : nous sommes maintenant avec lui.

Que ce soit au Steel Pier d'Atlantic City, au Copacabana et à Freedomland de New-York, la caméra capte sa vedette dans de nombreuses contre-plongées. Elle établit le contact avec l'auditoire par des panoramiques de la scène à la salle. Quand la foule des adolescents et surtout des adolescentes se presse à l'extérieur des salles pour recevoir son héros, nous, qui regardons l'écran, participons à cette expectative. Cela contribue à magnifier Anka lorsqu'il arrive avec son escorte. La proximité de la foule admiratrice est traduite par des gros plans, et le grand angulaire amplifie les moindres détails, par exemple, les larmes d'émotion que laisse échapper une jeune fille, ou les gestes intimes d'une autre qu'on a fait monter sur la scène. C'est le côté publicitaire de cette industrie qu'on appelle *entertainment* ou *show business*. Certains sont frappés par cet aspect et accusent Paul Anka d'être une cause de scandale rentable. D'autres le comparent aux chansonniers français célèbres et lui reprochent son manque de profondeur ; comparaison qui risque d'être d'autant plus

injuste qu'à la base on trouve souvent nue ignorance du répertoire d'Anka.

Pour ma part, je suis convaincu de la valeur artistique de Paul Anka. Il sait choisir les mots de tous les jours pour exprimer son aventure personnelle ; pensons à la chanson titre et à "Diana". La musique d'accompagnement qu'il compose est par ailleurs très entraînante, même lorsque les paroles ont un sens dramatique : "I'm just a lonely boy, lonely and blue". Ses chansons reflètent un optimisme constant, ce qui correspond à un trait dominant de la civilisation nord-américaine.

Tout au long du film, le montage joue un rôle important ; il nous permet de prendre du recul et d'explorer le visage humain du jeune dieu. On se laisserait volontiers envoûter par le rythme musical et la présence de l'interprète. Mais à peine une chanson est-elle commencée qu'une séquence d'interview s'intercale, après quoi on nous reporte à la scène où s'achève le dernier couplet. Les cinéastes nous révèlent la force de caractère d'Anka qui a travaillé pendant deux ans à changer son physique selon les exigences de sa carrière. Ils nous découvrent un gérant qui trace froidement le chemin à parcourir et marque les étapes du succès. Il y a aussi cette rencontre où

la caméra gêne les trois personnages qui réagissent selon une convention sociale bien établie. Cette gêne est portée à un deuxième degré quand le réalisateur demande à deux d'entre eux de reprendre le baiser qu'ils échangent et de continuer à parler. La spontanéité de chacun reprend alors le dessus.

Sur un autre plan, le film met en lumière le phénomène d'une jeunesse qui s'éveille brutalement à la sexualité. Elle se cherche des idoles auxquelles elle accorde une

admiration sans borne, allant parfois jusqu'aux transes. Serait-ce le signe d'un vide spirituel ou est-ce le remède à l'état de surexcitation causé par la vie trépidante des villes, comme le suggérait Jean Rouch à la fin de ses *Maîtres-Fous* ?

Lonely Boy présente une idole et l'enthousiasme délirant qu'elle suscite. Les moyens de fabrication y sont visibles au grand jour mais nous sentons, à travers les délires du spectacle, battre le coeur d'un homme.

CONGRÈS DES CINÉ-CLUBS ÉTUDIANTS

MONTRÉAL, 19, 20, 21 AVRIL 1963

Chaque ciné-club recevra une invitation officielle accompagnée du programme détaillé du Congrès.

POUR TOUTE INFORMATION, ÉCRIVEZ APRÈS LE 15 MARS, À

**CONGRÈS DES CINÉ-CLUBS
315 EST, RUE DE MONTIGNY,
MONTRÉAL 18.**